

Luc de Brabandere

Petite Philosophie des grandes trouvailles

© Groupe Eyrolles, 2010
ISBN : 978-2-212-54730-6

EYROLLES



J'OUBLIE ET PUIS J'Y PENSE



On pense toute la journée. Le matin, on pense à ce qu'on va faire et le soir on pense à ce qu'on a fait. Ou à ce qu'on doit faire le lendemain. Ou à mille autres choses. Parfois la pensée aboutit. Elle permet alors de conclure, de choisir, de décider. Mais souvent, elle est inachevée. On a essayé de comprendre, on a tenté d'expliquer, on a testé une hypothèse, mais en vain. Il faudra donc qu'on y repense.

L'occasion s'en présentera d'ailleurs vite, car il n'est pas possible de ne pas penser (sauf peut-être pendant le sommeil, et encore). Penser est notre activité première. Mais au fond, avons-nous jamais appris comment faire ? Pas vraiment. Petit, on nous a expliqué comment nouer nos lacets, rouler à vélo, ou réciter une poésie pour la fête des Mères. Ensuite, nous avons commencé l'apprentissage du calcul et celui d'une deuxième langue. Et puis, on

nous a enseigné la géographie et l'histoire, la littérature et les mathématiques, et beaucoup d'autres choses encore... Mais avons-nous le souvenir d'un professeur qui aurait commencé son cours un jour en disant « aujourd'hui, nous allons apprendre à penser » ? Probablement que non. C'est bien dommage...

Prenons un exemple. Il nous est demandé tous les jours de « penser au futur de la planète ». Voilà bien quelque chose que nous croyons indispensable, que nous recommandons à tout le monde de faire. Mais l'attention se porte immédiatement sur la Terre et sur tous les défis écologiques qui nous attendent. C'est oublier un peu vite que dans l'expression « penser au futur de la planète », il y a aussi le mot « penser » et que ce mot, à lui tout seul, est un énorme défi. Car il est possible de penser mieux, ce qui est un grand bénéfice quel que soit l'objet de la pensée, qu'il s'agisse de réchauffement climatique ou de l'organisation de vos prochaines vacances.

Sans arrêt, nous pensons aux choses, nous pensons les choses. Mais finalement, qu'est-ce que penser ? Je vous propose une réponse en trois temps. Si l'on accepte de dire que réfléchir c'est jouer avec les idées, examinons alors sur quel genre de terrain se

déroule le jeu, comment un génie a remporté une partie mémorable au XVII^e siècle, et quelle serait donc la meilleure manière de jouer.



Dans une de ses nouvelles fantastiques intitulée « Funes ou la mémoire », qui fait partie du recueil *Fictions* et qui a été publiée en 1944, Jorge Luis Borges raconte l'histoire étrange d'un homme accidenté. Ayant subi un violent traumatisme, sa mémoire est tout à coup devenue illimitée, et il se souvient désormais de tout.

Borges décrit très bien la conséquence effrayante de la situation. Incapable d'oublier, Irénée Funes devient incapable de penser ! Revenant d'un voyage, il ne peut le raconter. Ayant lu un livre, il ne peut le résumer. Et encore moins l'évaluer, le comparer à d'autres, etc. Incapable d'éliminer des détails, il ne peut synthétiser, il ne peut forger de concepts et *a fortiori* émettre la moindre opinion. Il ne supporte pas que le mot « chien » désigne autant d'animaux différents. Cela le gêne même que le chien de 3 h 14 vu de face ait le même nom que celui de 3 h 15 vu de profil, alors qu'il s'agit pourtant du même. Enfin, pas tout à fait... Pour se remémorer un jour entier, il lui faut un jour entier !

Et quand il se regarde dans la glace, il se voit comme une personne différente à chaque instant. Avec une conséquence effrayante que Nietzsche avait bien perçue : un tel homme incapable de voir ce qui est constant en lui ne peut appréhender son identité (du latin *idem*, le même), il ne peut croire à son propre être...

Borges nous invite à revenir à l'essentiel : pour pouvoir penser, il faut pouvoir oublier. Sans une prise de distance par rapport au monde, l'homme ne peut forger de concept, il ne peut penser au monde. Pour pouvoir abstraire, il doit d'abord pouvoir s'extraire. Cet éloignement par rapport aux choses crée un espace où la réflexion peut se déployer. D'un côté, il y a les objets, et de l'autre, il y a nous, les sujets, obligés de prendre de la hauteur.



Illustrons ceci par un exemple. Dans le rôle du sujet pensant, prenons l'astronome Johannes Kepler. Dans celui des objets observés, celui des corps célestes. Nous sommes au début du XVII^e siècle et le savant allemand a décidé de penser. La première condition semble ici remplie aisément : la prise de distance ! Le jour, il est assis à sa table, la nuit, il

regarde la voûte céleste. Il semble donc avoir le recul nécessaire.

Ce n'est pas aussi simple que cela. Car l'indispensable distance aux choses que l'on veut étudier ne se mesure pas en kilomètres ou en années-lumière. La prise de recul exigée est avant tout une posture intellectuelle. Ce n'est pas tant une question d'altitude, mais plutôt une question d'attitude. Kepler passe d'ailleurs l'essentiel de son temps, non pas à observer le ciel, mais à analyser les milliers et les milliers de chiffres que son patron, un astronome danois du nom de Tycho Brahe, a accumulés pendant de très nombreuses nuits d'observation.

Et Kepler pense. Il veut comprendre, mais il ne comprend pas. Depuis un siècle environ, plus précisément depuis Copernic, il est plus ou moins admis que ce sont les planètes qui tournent autour du soleil, et pas l'inverse. On accepte maintenant que la Terre, Mars, Vénus ou Jupiter décrivent autour du soleil des trajectoires circulaires. Les orbites sont situées à des distances variables et le système solaire peut être dessiné comme une série d'anneaux concentriques. Mais il y a un problème auquel Kepler n'arrête pas de réfléchir. Pour être plus précis, il y a un problème avec la planète Mars. Les observations très précises de la planète rouge

faites par Brahe ne sont, en effet, pas compatibles avec l'équation du cercle. Mars est rebelle, insoumise, hors-la-loi mathématique. Et Kepler n'arrête pas de penser à ce dilemme. Soit Brahe a mal regardé – mais c'est quand même son employeur ! –, soit la trajectoire n'est pas circulaire. Kepler a bien sa petite idée, mais elle lui fait peur. Serait-il possible que Dieu ait utilisé des cercles légèrement aplatis ? Impensable ? Non, pas vraiment impensable... puisqu'il y pense !



Nous pouvons maintenant répondre à la question posée. Penser est la manière dont l'intelligence se comporte lorsqu'elle est confrontée, de gré ou de force, à l'expérience. Et nous prendrons le mot « expérience » dans le sens le plus large du terme qui peut inclure autant une expérimentation décidée qu'une sensation éphémère.

Le cycle peut être décrit en quatre temps :

- En prenant du recul, en ignorant une majorité de détails, l'esprit schématise ce qu'il a en face de lui. Kepler ne retient que quelques planètes en rotation autour du soleil. Il « écrème » le ciel pour n'en retenir qu'une représentation simplifiée.

- Cet abandon nécessaire doit s'accompagner d'une critique des théories existantes. Si Kepler ne s'autorise pas un doute par rapport au dogme du cercle parfait, il ne pourra pas aller plus loin. Les deux premiers temps sont donc deux formes différentes d'oubli nécessaire.
- L'esprit peut alors forger une nouvelle hypothèse. Kepler imagine la possibilité d'ellipses pour expliquer les éléments qu'il a en sa possession. De manière plus générale, penser consiste à relier, à organiser, à connecter quelques données entre elles pour essayer de construire une structure qui a du sens, un schéma cohérent, ou un modèle qui permet de comprendre. Ce qui est neuf, c'est la manière de mettre ensemble, bien plus que ce qui est mis ensemble. Ces connexions conduisent le sujet à élaborer une nouvelle « idée » qui peut ainsi être définie comme une « hypothèse de travail ».
- Le test face à la réalité entraînera la confirmation, la réfutation ou la modification de l'idée préalablement construite. À l'époque de Kepler, certaines planètes sont encore inconnues...

Et il faudra donc continuer à (y) penser.

J'oublie et puis j'y pense

